

L'œuvre romanesque de Wendy Delorme : perpétuation et (ré)élaboration du genre ou la (ré)assignation comme dépassement et résistance *queer*.

Béatrice Alonso
Université de Perpignan Via Domitia

La question de l'enfermement du sujet dans un sexe, un genre et une sexualité, mais aussi dans une langue et ses contraintes, tout comme la question de la résistance à cet enfermement, voire son dépassement, nous amènent aujourd'hui à interroger l'œuvre romanesque de Wendy Delorme, et plus particulièrement les deux premiers opus de sa production littéraire : *Quatrième génération*¹ et *Insurrections ! En territoire sexuel*². La claustration, en tant que privation de liberté mais aussi en tant qu'assignation contre son gré dans un lieu, une situation, un rôle, parfois symbolique, dont on ne peut sortir qu'au prix d'une lutte, s'exprime dans les premiers récits de Wendy Delorme au travers d'un questionnement sur la langue, le genre, le sexe et la sexualité, dans une perspective féministe. En effet, le féminisme, et notamment le féminisme prosexe ou sex-positif dont se revendiquait alors l'auteurice, est une possibilité donnée de se soustraire au joug de la société hétéropatriarcale, contexte d'oppression, puisque « vivre en société c'est vivre en hétérosexualité³ ».

Femme de lettres, conférencière, essayiste, traductrice, performeuse et militante LGBTQIA⁴ revendiquant un féminisme prosexe ou sex-positif⁵ (même si aujourd'hui elle questionne cette posture), Wendy Delorme s'est produite au sein de troupes néoburlesques jusqu'en 2010. Elle travaille sur les représentations de la sexualité, et sur la construction du genre dans les médias. Comme Ovidie⁶ ou Virginie Despentes⁷, Wendy Delorme constate, dans ses premiers textes, que le territoire du corps, expression du genre, du sexe et de la sexualité, est le premier lieu où la société patriarcale exerce son pouvoir, sa domination, son oppression, ses

¹ Wendy Delorme, *Quatrième Génération*, Paris, Grasset, 2007.

² Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, Paris, Au Diable Vauvert, 2009.

³ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, p. 73, Paris, Balland, 1992.

⁴ Lesbian Gay Bi Trans Queer Asexual.

⁵ Wendy Delorme a participé à « l'importation » en France des travaux et réflexions d'Annie Sprinkle, Carol Leigh, Candida Royalle, etc. comme Marie-Hélène (Sam) Bourcier, *Queer Zone, politiques des identités sexuelles...*, Paris, Ed. Amsterdam, 2001.
<http://www.editionsamsterdam.fr/queer-zones/2001>.

⁶ Ovidie, *Porno Manifesto*, Paris, Flammarion, 2002.

⁷ Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.

contraintes. Puisque « la catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant qu'hétérosexuelle⁸ », le féminisme prosexé, partant de l'idée que notre corps nous appartient, tout en étant le premier territoire d'expression, parfois très violente, de la domination masculine blanche hétérosexuelle capitaliste, prône une libération du genre et du sexe par la sexualité, voire la pornographie, appréhendées comme le meilleur moyen de lutter contre le contrôle que les hommes exercent sur le corps des femmes, et donc de se réapproprier ce territoire, ce corps. C'est le cas des deux récits qui nous occupent et qui proposent une inversion paradoxale des perspectives sur la langue, la narration, le genre, le sexe et la sexualité.

En effet, l'interrogation romanesque porte d'abord sur les stratégies narratives, sur la langue et son système normatif. Il s'agit tout d'abord de distinguer le

sexe biologique, tel qu'il nous est assigné à la naissance – sexe mâle ou femelle ; le rôle ou comportement sexuels qui sont censés lui correspondre – le *genre*, [...] que la socialisation et l'éducation différenciée des individus produisent et reproduisent ; enfin, la *sexualité*...⁹.

Nous devons y ajouter le genre grammatical,

au sens où le terme désigne les rapports sociaux de sexe, le "genre" est un objet politique qui se manifeste aussi dans la langue et le discours : les politiques de lutte contre les discriminations, notamment celles qui se fondent sur l'orientation sexuelle et le sexe biologique, impliquent la lutte contre une sous-catégorie de discriminations, les discriminations linguistiques [...] les luttes contre les discriminations ont de ce fait un versant linguistique¹⁰.

Nous sommes assigné/e/s (comme assigné/e/s à résidence, cloîtrées) dans notre langue et son système de contraintes, dans notre genre, dans notre corps, dans notre sexe, dans notre sexualité, et leur système de contraintes. Pourtant, c'est « l'exercice du langage [qui] fonde le sujet en tant que sujet¹¹ ». La littérature, l'expression romanesque, d'autant plus si elle est pornographique, peut être considérée pour une femme, en tant qu'elle appartient à au moins une minorité contrainte, comme œuvre de résistance et de libération.

Comment l'œuvre littéraire de Wendy Delorme, par la revendication d'un féminisme *queer* prosexé et par l'avènement de la *Fem*, résiste aux contraintes et aux enfermements linguistiques, genrés et sexuels, pour inventer (performer) une grammaire du corps, émancpatrice et jouissive ? Nous parlerons d'abord des choix

⁸ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, *op. cit.*, p. 41.

⁹ Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités, introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, Philosophies, 2008.

¹⁰ Yannick Chevalier, Hugues Constantin de Chanay et Laure Gardelle, « Bases linguistiques de l'émancipation : système anglais, système français », dans *Écrire le genre, Mots - les langages du politique*, Lyon, ENS éditions, n°113, mars 2017.

¹¹ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, *op. cit.*, p. 120.

linguistiques et narratifs opérés par l'autrice puis de la mise en texte de sexes et de corps échappant aux assignations.

En français, le marquage du genre est d'abord linguistique, imposé par la règle et par l'usage. Il est « la mise en vigueur de la catégorie de sexe dans le langage¹² ». Le masculin se fait depuis trop longtemps hypocritement passer pour neutre tout en virilisant la langue française pour la contraindre à sa domination. La société masculine hétérosexuelle blanche capitaliste dissimule sa domination et son système de contraintes derrière un universalisme de bon aloi¹³. Or, tout comme l'usage du masculin comme neutre abstrait les femmes de la langue (son statut hypothétique d'hyperonyme révélant d'abord une pratique discursive idéologique plutôt qu'un fait purement linguistique), la pensée qu'il existerait un intérêt supérieur, universel, revient à réaliser qu'il existe une norme et que cette norme est masculine, blanche, hétérosexuelle et nantie. Tout le reste est à la marge, et même, dans une pensée binaire, dichotomique, est le différent. Monique Wittig écrit : « Le concept de "différence des sexes" constitue ontologiquement les femmes en autres différents. Les hommes, eux, ne sont pas différents¹⁴ ». C'est une société de la domination, faite pour les dominants par les dominants, dans l'usage qu'ils font de la langue et du corps, langue contrainte, corps séquestré¹⁵. La langue constitue donc la première prison d'où s'échapper quand on veut s'exprimer du point de vue des autres, des différentEs, des dominéEs.

Les deux romans qui nous occupent sont ainsi écrits au *je* et pourtant fonctionnent sur un dialogisme bakhtinien, une polyphonie hybride où le *tu* et le *vous* semblent autant de potentialités diffractées de la subjectivité. C'est un moyen de lutter contre la binarité (qui induit une unicité) de la répartition des sexes et des genres. Pour échapper à cette fatalité d'enfermement et de contrainte de la langue française qui impose la domination du masculin, l'autrice prend le parti de rendre survisible le féminin. Or, « si les femmes sont très visibles en tant qu'êtres sexuels, en tant qu'êtres sociaux elles sont totalement invisibles¹⁶ ». Le choix de la première ou de la deuxième personne du féminin singulier, dans *Quatrième génération* comme dans *Insurrections!*, et l'incontestable présence d'une *persona* auctoriale féminine, fait pencher les ouvrages, composés pour l'un comme un roman, et pour l'autre comme un recueil, vers l'autofiction. L'autrice le dit elle-même : « J'écrivais

¹² *Ibid.*, p. 119.

¹³ « La catégorie de sexe est le produit de la société hétérosexuelle dans laquelle les hommes s'approprient pour eux-mêmes la reproduction et la production des femmes », *ibid.*, p. 42.

¹⁴ *Ibid.*, p. 64.

¹⁵ « Contrairement à l'anglais, le français a pour les substantifs un genre lexical que l'on peut mettre en rapport avec le sexe et donc avec les groupes sociaux formés pour l'occasion sur ce critère en passant par une assimilation des genres grammaticaux aux genres sémantiques, voire aux sexes réels. Le français connaît en effet deux genres grammaticaux dits "masculin" et "féminin", termes qui invitent à calquer cette distinction sur la distinction entre les hommes et les femmes et sur la distinction sémantique entre les significations des mots "masculin" et "féminin", "mâle" et "femelle", etc. », Yannick Chevalier, Hugues Constant de Chanay et Laure Gardelle, *op. cit.*, p. 19.

¹⁶ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, *op. cit.*, p. 43.

en me mettant dans la peau d'un personnage autofictionnel, une jeune femme qui raconte sa vie à quelqu'un, et ce quelqu'un je l'ai imaginé comme extérieur à la subculture à laquelle appartient la narratrice¹⁷ ».

Or « le personnel est politique » et le choix de l'autofiction sert une pédagogie féministe libératrice¹⁸.

Dès le prologue de *Quatrième génération*, elle invoque/évoque une *gynéalogie* par la voix de sa narratrice, tout en mettant immédiatement à distance l'idée d'une *naturalité*, d'une prédisposition génétique, ou d'une quelconque ontologie féminine, en associant paradoxalement le féminin à l'hystérie freudienne : « Dans la famille toutes les femmes sont folles, de génération en génération [...] Mais c'est pas génétique, c'est à cause des mensonges qu'on nous raconte depuis qu'on est toutes petites¹⁹ ». L'emploi du premier pronom impersonnel « on » renvoie à la voix de la *doxa*, quand le second renvoie à l'ensemble des femmes, prises dans une sororité imaginaire, celle de la minoration. Le style, saturé de substantifs féminins, où la seule expression du masculin se trouve être le groupe nominal *des mensonges*, sert un discours performatif : on ne naît donc pas femme, mais on le deviendrait et ce dans et par la langue. Dans un chapitre d'*Insurrections !*, « De la littérature féminine en terre d'universalisme », l'autrice questionne l'écriture mineure (ou écriture d'une minorité) ou du moins considérée comme telle en France par les hommes « blancs, valides, bourgeois et straight », affirmant écrire « de ma place de femme, avec mes tripes de femelle²⁰ », et rendant hommage à « toutes celles qui ont écrit d'un point de vue "particulier", d'un point de vue de fille énervée, qui s'insurge contre la "condition féminine"²¹... ». Elle bâtit un Panthéon de figures tutélaires : Georges

¹⁷ Entrevue avec l'autrice du mardi 1er mars 2017. De plus, les photographies qui servent de couvertures aux deux opus renvoient au réel, puisqu'il s'agit de photographies de l'autrice réalisées par Kael T Block et Émilie Jouvét. Sur la première, les roses tatouées, ainsi que la chevelure blonde et le rouge à lèvres très voyant, évoquent l'un des chapitres de *Quatrième génération*, intitulé « Lexington, San Francisco » où la narratrice affirme : « J'aime bien les roses et j'aime bien l'idée de tatouer ma poitrine », p. 266 et suivantes, dans *Quatrième génération*. Le corps féminin autofictionnel constitue le premier sujet/objet du propos. La mise en relation des seins et des roses devient un clin d'œil à la performativité du genre, comme sur la seconde couverture, où l'autrice est immédiatement identifiable : pose langoureuse, téton visible, elle tient une pomme biblique renvoyant à un chapitre d'*Insurrections !*.

¹⁸ Entrevue téléphonique avec l'autrice du mardi 1er mars 2015 : « Cela émane sans doute de ma préoccupation de l'époque qui était de rendre accessible et compréhensible un univers alternatif et politisé (féministe, queer, prosexé) à un lecteur "lambda" [...] Mon "lecteur modèle" (pour reprendre cette notion d'Umberto Eco) est construit en creux comme ne maîtrisant pas les codes de cette subculture. »

¹⁹ Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p.7.

²⁰ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p.170.

²¹ *Ibid.*, p. 169.

Sand, Colette²², Simone de Beauvoir²³, Judith Butler, Nina Hartley²⁴, Carol Queen²⁵, Susie Bright²⁶, Virginie Despentes²⁷, Coralie Trinh Thi²⁸, Deborah Sundahl²⁹ ou Annie Sprinkle³⁰ : « Parmi mes idoles vivantes j'ai rencontré Deborah Sundahl, qui, lors de notre deuxième entrevue, a mis un doigt dans mon vagin pour m'aider à trouver mon point G...³¹ ». On peut ajouter Michelle Tea³², Lynn Breedlove³³ ou Dorothy Allison³⁴ : « Je me rends compte que ce sont surtout des auteures américaines³⁵ », dit l'autrice. Il s'agit de constituer une sororité solidaire libératrice, invoquée dans l'épilogue³⁶.

Se libérer, c'est réinvestir son corps, sa langue, son genre, son sexe, sa sexualité, puisque selon Monique Wittig :

La catégorie de sexe est le produit de la société hétérosexuelle qui fait de la moitié de la population des êtres sexuels en ce que le sexe est une catégorie de laquelle les femmes ne peuvent pas sortir. Où qu'elles soient, quoi qu'elles fassent [...] elles sont vues et rendues sexuellement disponibles pour les hommes³⁷.

Dans les textes qui nous occupent, le corps féminin est souvent présenté sous forme métonymique, comme si sexe, vagin, utérus, ovaires, étaient l'épicentre, cellule et paradoxalement territoire d'émancipation³⁸. Les récits de Wendy Delorme luttent contre la contrainte linguistique par un questionnement sur les mots français parlant du sexe et de la sexualité. Dans « Dirty Talking³⁹ », l'autrice interroge les

²² Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 103 ; *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 167.

²³ Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 23 : « Le deuxième sexe à l'ère hyperpostmoderne. »

²⁴ Actrice, réalisatrice américaine de films pornographiques, éducatrice sexuelle, militante, activiste féministe et autrice. *Ibid.*, p. 103.

²⁵ Autrice, sociologue, sexologue américaine, féministe prosexe. *Ibid.*

²⁶ Autrice, journaliste, critique, éditrice, productrice et performeuse américaine prosexe. *Ibid.*

²⁷ Autrice et réalisatrice française.

²⁸ Actrice, autrice et réalisatrice française.

²⁹ Actrice, réalisatrice, journaliste américaine prosexe.

³⁰ Actrice pornographique, performeuse, réalisatrice, productrice, éditrice, journaliste, féministe prosexe américaine.

³¹ Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 103.

³² Autrice, poète féministe américaine.

³³ Actrice, autrice, réalisatrice américaine.

³⁴ Autrice américaine.

³⁵ Entrevue avec l'autrice du mardi 1er mars.

³⁶ « A Émilie, Violette, Louise, Eta et toutes celles à qui je dois lien de solidarité entre femmes [...] à celles et ceux qui luttent pour qu'unE autre monde soit possible, à celles et ceux qui écrivent et diffusent les outils du féminisme et de la pensée queer ... », *ibid.*, p. 323 et 324.

³⁷ Monique Wittig, *La Pensée Straight*, op. cit., p. 43.

³⁸ « Il n'y a pas de sexe. Il n'y a de sexe que ce qui est opprimé et ce qui opprime. C'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse. L'inverse serait de dire que c'est le sexe qui crée l'oppression ou de dire que la cause, l'origine, de l'oppression doit être trouvée dans le sexe lui-même, dans une division naturelle des sexes qui préexisterait à la société », *ibid.*, p. 38.

³⁹ Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 159.

codes linguistiques, police du verbe, qui apprend aux filles à ne pas dire certains mots⁴⁰. Le langage est le lieu de la répétition, ouvrant la porte à l'agentivité du sujet au travers du redéploiement, de la resignification subversive du genre. La récupération des termes sexuels, sexués, genrés, insultants, dans une pratique lexicodiscursive comparable à celle appliquée à la race, permet la resignification polysémique et la modification lexico-sémantique comme l'explique Judith Butler⁴¹. Affirmer qu'on est une *gouine* plutôt qu'une lesbienne, un *pédé* plutôt qu'un homosexuel, c'est un acte poétique, linguistique et politique⁴². Cette réappropriation d'un stigmaté par sa cible donne le droit de se nommer soi-même, d'être sujet de sa nomination, de ne pas être nommé/e par les autres. Cela rend performant, et crée une habilitation, une puissance d'agir régénérative. C'est un acte de résistance et d'insoumission, insurrectionnel. Wendy Delorme, dans « Je suis une salope » raconte une altercation avec un homme qui lui a caressé la cuisse dans le métro : « Tu estoques “Je ne vous ai jamais demandé de me caresser la cuisse”. Il attaque “De toutes façons t'es qu'une pute !”. Tu ripostes “Et alors⁴³.” » Pourtant la communauté de femmes qu'invoquent les deux récits, la sororité, n'est pas biologique, elle est, elle-aussi, une construction sociale. La narratrice d'*Insurrections !* explique avoir décidé d'adopter le genre féminin et de le revendiquer, paradoxalement, grâce à des modèles comme Boy George, Divine, Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, Le Rocky Horror Picture Show ou « les deux drag-queens titubantes [...] sortant du Queen sur les Champs-Élysées, l'une disant à l'autre, “Allez viens, chérie, on va aller se faire casser la gueule⁴⁴” ».

Comme l'écrit David Courbet :

Définir le terme de “pornographie” s'avère en soi problématique. Étymologiquement, ce terme est composé du substantif “pornê” qui désigne “prostituées” et du verbe “graphein” qui exprime l'acte de représenter ou d'écrire en grec. [...] Son sens ancien “traîné sur la prostitution” disparaît au cours du XIX^{ème} siècle pour lui substituer l'idée plus générale de “représentation de choses obscènes”. Aujourd'hui encore, elle semble se dérober à toute définition univoque, sans cesse discutée et contestée⁴⁵.

⁴⁰ « Faut pas croire que ça va être facile. A l'école maternelle les garçons te courront après pour soulever ta jupe et voir ta culotte [...] Tu feras un bac littéraire comme toutes les autres filles de la classe parce que c'est bien connu, les filles c'est nul en maths [...] Tu vas te faire siffler dans la rue [...] On ne voudra pas comprendre que tu n'es pas flattée, que tu ne veux pas être leur belle, que les princesses c'est l'aliénation sur un lit de roses [...] Si tu as de la chance, tu ne te feras pas coincer par ton père, ton grand-frère, ton oncle, ton cousin, ton grand-père [...] On attendra de toi que tu rencontres un-homme-un-vrai, que tu-tombes-amoureuse, que tu te reproduises [...] Tu vas grandir dans un monde qui a inventé l'égalité des droits, pour presque tout le monde, l'universalisme, qui est l'idéologie de l'élite [...] un monde dans lequel on se sert des mots “pédé” et “putain” pour ponctuer la conversation [...] un monde où il vaudrait mieux, parfois, ne pas être née avec un vagin », *ibid.*, p. 171.

⁴¹ Judith Butler, *Le Pouvoir des mots*, Paris, Ed. Amsterdam, 2008.

⁴² Wendy Delorme, *Quatrième génération*, *op. cit.*, p. 157.

⁴³ *Ibid.*, p. 17.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁵ David Courbet, *Féminisme et pornographie*, Paris, La Musardine, 2012, p. 14.

La pornographie pourrait être considérée comme la représentation en gros plan d'organes sexuels (sous forme d'écrits, de dessins, de peintures, de photos, de spectacles, etc.) ou de choses obscènes, sans préoccupation artistique et avec l'intention délibérée de provoquer l'excitation sexuelle du public auquel elles sont destinées. Ces représentations sexuelles explicites mettent souvent en scène des femmes objectivées dans la mesure où la pornographie est majoritairement produite par des hommes comme matériel à finalité aphrodisiaque masculine. La pornographie fait peur et charrie des images négatives, puisque les

termes *pornographie* et *pornographique* sont en effet devenus des mots génériques pour désigner l'addiction mécanique, le vide des sentiments, le sexe comme service payant, et surtout des métaphores pour nommer l'absence de liberté humaine, qu'elle soit collective [...] ou individuelle [...]. A ce compte-là, tout peut donc être pornographique puisque le mot témoigne alors d'un jugement de valeur, d'une appréciation subjective,

comme l'écrit Marie-Anne Paveau⁴⁶. La pornographie appartient à une sorte de subculture partagée mais écrasée sous un silence normatif, qui induit une transgression car c'est un discours qui échappe aux normes sociales. « A partir du moment où la sexualité n'a pas d'autre finalité que son exercice, ce doit être par-dessus tout un exercice de subjectivité qui inclut la recherche du plaisir⁴⁷ », dit Wittig. Or, « la pornographie a ceci de subversif qu'elle triture les idées traditionnelles qui voudraient que les femmes n'aiment pas le sexe en règle générale et ne l'apprécient que dans un contexte de sentiments réciproques⁴⁸ ». L'usage de la pornographie permet à la fois une libération sexuelle féministe, mais aussi une performance *queer*, celle des corps *butch*, *FTM* comme celle du corps *Fem*.

La récupération du territoire sexuel par le discours pornographique est fondamentale dans les deux premiers récits de Wendy Delorme : la narratrice de *Quatrième Génération* explique ainsi la genèse de son coming-out par l'orgasme⁴⁹, dans une mise en parallèle du texte et du sexe : « Il y en a qui sont sauvés par la Bible, moi c'est par les orgasmes ». La performance du genre passe par l'itération dans le champ textuel de certaines pratiques sexuelles, considérées comme transgressives. « La sexualité est une des matières premières de la narration parce que dans la sexualité se jouent des affects, des émotions mais c'est aussi un lieu pétri d'enjeux politiques⁵⁰. La performance peut alors être aussi celle du *fist-fucking* (« J'ai accueilli en moi des dizaines de mains⁵¹ », ou « je suis tombée amoureuse

⁴⁶ Marie-Anne Paveau, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine, 2014, p. 22. Cette dernière souligne par ailleurs un fait très intéressant, la différence dans la détermination au masculin ou au féminin du terme *pornographie* : « l'emploi au masculin [...] est juste cité par le TLF [...] en fin d'article, équivalent à "genre pornographique", alors que le féminin, "la porno" signifierait la pornographie tout court. Mais dans les usages, le masculin est massivement présent ».

⁴⁷ Monique Wittig, *La Pensée straight*, op. cit., p. 95.

⁴⁸ David Courbet, *Féminismes et pornographie*, op. cit., p. 19.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 19 et 20.

⁵⁰ Entretien avec l'auteurice du 1er mars 2016.

⁵¹ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 47.

d'une pratique sexuelle⁵² »). Dans « La Pomme⁵³ », Eve est évoquée comme grande ancêtre du féminisme, mais aussi grande ancêtre littéraire comme la Pénélope de l'*Odyssée*, et le corps féminin, et, plus métonymiquement, une fois encore son vagin, est l'outil de la lutte contre l'oppression et la domination masculine⁵⁴. Les mots de la sexualité dominante masculine, mots sexués, genrés, sont réassignés :

Quand tes sens font rage parfois plus rien ne compte que de remplir ton vagin avec des doigts, une main, du plastique, un artefact, une copie sans original dont il ne te viendrait pas à l'idée de l'appeler "prothèse" ou "substitut phallique", petits noms médicalisants et amoindrissants que d'autres donnent à ton jouet, la bite de ton amante qui n'en est pas une et ne veut pas en être une mais comment expliquer, tu l'appelles quand même bite parce que tu trouves ça sexy, comme tu dis "je me suis branlée" ou "tu me fais bander" à celles qui te plaisent [...] Tu as parti-pris de resémiotiser à outrance les mots de l'ennemi, et tu remplis tes mots et ton vagin d'une nouvelle signifiante réitérée chaque fois que tu baisses⁵⁵.

La récupération du discours pornographique *mainstream* s'affirme alors comme un acte transgressif visant à briser le carcan normatif, à dépasser les contraintes, à échapper de la cellule du genre social. Les mots obscènes sont au cœur de la réflexion romanesque⁵⁶. Pourtant, dans « Fantasmies », le paradoxe normatif rattrape la narratrice alors qu'elle fait l'amour avec son amante⁵⁷. Le constat suivant force la narratrice à réinterroger la relation des femmes au discours et aux représentations pornographiques puisque

Je dois bien admettre au final que ce qui me fait bander, ce qui me fait jouir, c'est un symptôme que le monde est mal foutu, que des siècles d'oppression ne s'effacent pas en soixante ans de féminisme, que je suis infoutue de fantasmer en dehors de la cage mentale qui a été construite pour mon corps par d'autres que moi bien avant ma naissance⁵⁸.

Mais le renversement est toujours possible puisque c'est le sujet pensant, parlant et actant qui décide de son fantasme et qui finalement transgresse ce qui est d'abord une contrainte, qui échappe de la cellule en la choisissant : « Suis-moi en imposant ton rythme. Fais semblant de dominer [...] fais semblant de diriger. C'est

⁵² Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 27.

⁵³ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 149.

⁵⁴ « Je suis Eve. Et là, la pomme m'est tombée dessus. Cette satanée pomme. Au réveil j'étais bien à poil, mais sans personne autour de moi. Juste l'herbe, le ciel et le pommier. Et cet idiot d'Adam que j'entendais ululer au loin qu'il avait faim, qu'il attendait son dîner [...] Je ne pouvais pas la manger, la pomme, alors je me la suis mise dans la chatte, ha ! Eh oui. Ben si la tête d'un bébé peut sortir de là, une pomme peut bien y rentrer, c'est ce que je me suis dit », *ibid.*, p. 152 et 154.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 160 et 161.

⁵⁷ « J'ai appris chez les Américaines que le fantasme est comme un jouet sexuel, un outil que tu peux modeler à ta guise pour aller plus efficacement vers l'orgasme », *ibid.*, p. 79.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 80.

moi qui décide mais c'est mieux si je ne le sais pas. Tu es une main de chair dans un gant de latex, pas Richelieu⁵⁹ ».

La réalité plurielle des genres, des sexes, des sexualités et des orientations sexuelles, à l'œuvre dans *Quatrième génération* et *Insurrections ! En territoire sexuel*, montre que la multitude d'identités qui peuvent nous constituer toutes à la fois ne partagent aucun lien structurel, nécessaire ou métaphysique. Elles ont été artificiellement juxtaposées pour s'insérer dans une matrice de pouvoir hétéronormative et hétérosexiste qui s'incarne au mieux dans l'injonction de l'hétérosexualité reproductrice, comme le dit Monique Wittig : « L'obligation de reproduction de "l'espèce" qui incombe aux femmes est le système d'exploitation sur lequel se fonde économiquement l'hétérosexualité⁶⁰ ». Or, les corps trans, celui des FTM, corps *queer*, échappe à ces assignations et pose autant la question de la performance physique que de la performance linguistique et littéraire.

Combien d'entre eux, après que j'ai saisi leurs épaules, caressé leur dos et mordu dans leur nuque, ouvert mes jambes à leurs mains, m'ont dit "Je suis un garçon entre tes bras". Je les ai mis au monde, les accouchant à l'envers de moi, les laissant venir dans mon ventre d'où ils sortaient plus forts, plus fiers. Ils ont été baptisés Catherine, Nadia ou Nathalie, dans un monde qui décide qui tu es en fonction de ce que tu as entre les jambes à la naissance. Mais lorsque je les vois, je sais qu'ils sont des garçons. Cet oiseau de nuit rencontré dans un club à Berlin je l'ai mis au masculin, l'ai touché comme on touche un homme, lui ai parlé comme on parle à son amant. J'ai envie de te sucer. Prends-moi. Tu es beau. [...] Mon vagin qui accueille sa main [...] lui dit que je suis recréée, moi Eve et lui Adam, même si on est nés tous deux d'anatomie femelle⁶¹.

La présence des corps trans et de leur sexualité dans les récits de Wendy Delorme sert le discours de performativité du genre. « On n'est pas forcément femme parce qu'on est née avec un vagin⁶² ». Les textes ayant pour thème les corps troublants des FTM, placés en tête des deux œuvres, illustrent les thèses butlériennes :

La mère de Leo est une dame de cette génération qui ne sait pas bien ce que c'est que les trans et pour qui une fille doit bien se tenir, savoir faire la révérence, jouer du piano et sourire joliment. Si bien que Leo a fini à huit ans en cours de maintien et de danse classique avant d'avoir pu dire ouf, ou justement parce qu'il avait dit "Je ne m'appelle pas Éléonore je m'appelle Johnny" [...] Elle n'a toujours pas compris mais Leo ne se formalise pas qu'elle l'appelle toujours sa fille, à soixante-dix ans passés c'est peut-être un peu tard pour lui donner à lire Judith Butler⁶³.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 75.

⁶⁰ Monique Wittig, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 42.

⁶¹ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, *op. cit.*, p. 49 et suivantes.

⁶² Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, *op. cit.*, p. 51.

⁶³ Wendy Delorme, *Quatrième génération*, *op. cit.*, p. 56.

Ces garçons, « nés sans bite⁶⁴ » comme le dit l'autrice, troublent le genre, le sexe, la sexualité et l'orientation sexuelle⁶⁵, ou plutôt les pluralisent tout en les singularisant, permettent la transgression, le dépassement de la contrainte, tout comme le corps butch évoqué çà et là dans les deux opus⁶⁶ : « Vous avez toutes les deux mal aux seins aujourd'hui. Toi pour les faire pigeonner, elle pour les faire disparaître⁶⁷ ». Le travestissement ou *drag* n'est pas une copie mais un soulignement ou surlignement de l'itération imitative d'un genre assigné « Il existe non pas un ou deux sexes mais autant de sexes qu'il existe d'individus⁶⁸ ». Le tout premier récit d'*Insurrection !*, « Sexe et politique », renvoie à ce trouble du genre et à sa performativité⁶⁹ : le genre s'incorpore. Je *deviens garçon* (indépendamment de mon sexe biologique) dès lors que je me comporte comme un garçon, que je joue à être un garçon : je me bagarre, je deviens une terreur, un dur, je joue au camion, j'évite le rose (dans un contexte historique, sociologique, économique, politique bien précis). Selon cette théorie des rôles, c'est la performance, c'est-à-dire le fait de « jouer » au garçon, et l'itération, soit la répétition constante au point qu'elle devient inconsciente et spontanée, qui fait qu'on est garçon. On appelle ce phénomène boying (girling pour les filles)⁷⁰. Ce processus performatif commence au moment où les autorités médicales annoncent aux parents (à l'échographie ou à l'accouchement) de quel sexe est l'enfant. Il est dès lors assigné à un genre :

Diego, quatre ans, réclamait à cor et à cri et en vain la chemise blanche à carreaux bleus du rayon garçon de chez Tati. A l'époque il ne s'appelait pas Diego mais Isabelle, et sa mère pensait qu'avoir accouché d'un être pourvu d'un vagin au lieu d'une paire de couilles, c'était comme d'avoir gagné un ticket pour jouer à la poupée en real life⁷¹.

Dans *Quatrième génération*, la narratrice-autrice commence par montrer que le genre s'autocite, se répète, autofonde son pouvoir de réaliser ce dont il parle, par des énoncés genrés : « Mon problème à moi a commencé quand j'avais cinq ans et que je ne tolérais que le jogging rose à paillettes avec "Barbie" marqué en travers de la poitrine⁷² ». Pour Butler, il n'y a donc pas d'homme ni de femme, mais des performances féminines, masculines, transgenres. Le genre comme le sexe sont des processus. Ils procèdent, littéralement, d'un « faire », d'actes accomplis et répétés. « A ta naissance, les docteurs ont dit "c'est une fille" et tu es tombée tellement d'accord avec cette sentence que tu n'as cessé d'en rajouter depuis⁷³ ». La

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, p. 142 et 143.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 152 et suivantes, chapitre intitulé « Butch ».

⁶⁷ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 19.

⁶⁸ Monique Wittig, op. cit., p. 95.

⁶⁹ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 17.

⁷⁰ « On les a éduqués comme ça pour qu'ils deviennent des superhéros ». Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 141.

⁷¹ *Ibid.*, p. 16.

⁷² Wendy Delorme, *Quatrième génération*, op. cit., p. 15.

⁷³ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel*, op. cit., p. 23.

performance linguistique dans les récits de Wendy Delorme passe donc par un corps performé comme ultraféminin.

Conquistador de la rue, tu balances un pied devant l'autre armée de tes bottes Stiletos préférées, ou peut-être que ce sont tes santiags rouges, ou tes escarpins noirs aux talons aiguisés [...] Tu as hyperconscience du mouvement de métronome de ton corps, tu exaspères le balancier, on se retourne sur toi, tu provoques, tu fais des vagues [...] ⁷⁴.

La corrélation établie entre un genre performé comme féminin (en adéquation avec le sexe biologique de la narratrice) et une attitude virile, participe de la revendication *Fem*, qui est une sorte de double-bind ou injonction contradictoire, paradoxe de celles qui défendent l'ultraféminité tout en adoptant des postures de domination sexuelle. Si les corps trans, les gouines *butch*, existent, alors le corps de la narratrice est lui-aussi une performance, l'accomplissement d'une performativité du genre : « Je devenais femme pas à pas ⁷⁵ ». Ce devenir femme, passant à la fois par la prise de conscience genrée, politique, du corps, du désir sexuel, de l'érotisme, et par celle de la sororité féministe, fait advenir la *Fem* : « Tu es Fem. Tu t'es amputée de la seconde moitié du terme pour ne pas qu'on te confonde avec ton sexe ⁷⁶ ». Cet être ne répond pas aux injonctions et aux assignations sociales de l'hétéronormativité, mais les dépasse, se les réapproprie, les resignifie : « Tu t'es faite à coups de décolorations chez Tchic Coiffure à Saint-Lazare, d'épilations maillot et jambes semi-intégrales rue de Clichy, de shopping aux Halles et à Belleville, de maquillage quotidien ⁷⁷ ». Être une *Fem* c'est paradoxalement se libérer du féminin : « Tes seins en bouclier, tu avances le torse rutilant comme une armée sur un champ de bataille et tu sais que tu vas gagner ⁷⁸ ».

Il ne s'agit pas de reproduire dans le féminisme l'ethnocentrisme impérialiste hégémonique : cette politique identitaire ne peut qu'échouer car elle ne tient pas compte de la singularité plurielle des femmes ⁷⁹. La performance à l'œuvre dans la production littéraire de Wendy Delorme vient justement troubler et défaire le genre en réaffirmant paradoxalement qu'une identité non-genrée et non-sexuée n'existe pas, mais que ces facteurs constituants et continuellement performatifs de gendérisation s'associent à d'autres tels que la race, l'ethnicité, la classe sociale, l'orientation sexuelle, la sexualité. L'identité est composite, hybride, singulière. Par sa rencontre avec Diego, le FTM, la narratrice devient *Fem* : « Je me suis souvenue que j'aimais les bas résille déchirés, les cheveux platines et les ongles rouges ⁸⁰ ». La *Fem* fait justement partie de celles et ceux qui « aiment foutre le bordel dans les

⁷⁴ Wendy Delorme, *ibid.*, p. 13.

⁷⁵ Wendy Delorme, *ibid.*, p. 91.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁹ Voir pour cela l'article d'Audrey Baril, « De la construction du genre à la construction du "sexe" : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Les féminismes*, vol. 20, n°2, 2007, p. 69-70.

⁸⁰ Wendy Delorme, *Insurrections ! En territoire sexuel, op. cit.*, p. 22.

cases⁸¹ », qui se fait mal voir par les féministes : « On se faisait traiter de collabo hétérogenée⁸² ». Or, la *Fem*, consciente de performer son genre (« ayant choisi le genre féminin »), propose un enchevêtrement de postures identitaires qui remettent en question toute catégorisation. La *Fem* est l'outil visible, chez Wendy Delorme, de la critique des catégorisations qui tendent à servir d'instruments de contrôle et d'enfermement aux structures d'oppression. C'est ce que Wendy Delorme appelle la « valse des étiquettes ⁸³ » : « J'ai remporté l'étiquette de *translover* juste après l'étiquette de *Fem*⁸⁴ » ... L'existence d'une multitude d'identités, de désirs, d'orientations et de pratiques sexuelles (puisque la sexualité est résolument hybride et polymorphe) qui dépassent toute assignation sexuelle, sociale, genrée, montre qu'il n'existe ni de sexualité naturelle ni de sexualité contre-nature, ni de sexe fort ni de sexe faible.

⁸¹ *Ibid.*, p. 26.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*, p. 157.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 27.

Bibliographie

- BARIL Audrey, « De la construction du genre à la construction du “sexe” : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler », *Les féminismes*, Vol. 20, n°2, 2007.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005.
- BUTLER Judith, *Le Récit de soi*, Paris, PUF, 2005.
- BUTLER Judith, *Défaire le genre*, Paris, Ed. Amsterdam, 2006.
- BUTLER Judith, *Ces corps qui comptent*, Paris, Ed. Amsterdam, 2009.
- BUTLER Judith, *Le Pouvoir des mots*, Paris, Ed. Amsterdam, 2008.
- CHEVALIER Yannick, CONSTANTIN DE CHANAY Hugues et GARDELLE Laure, « Bases linguistiques de l'émancipation : système anglais, système français », dans *Écrire le genre, Mots-les langages du politique*, Lyon, ENS éditions, n°113, mars 2017.
- COURBET David, *Féminismes et pornographie*, Paris, La Musardine, 2012.
- DELORME Wendy, *Quatrième génération*, Paris, Grasset, 2007.
- DELORME Wendy, *Insurrections ! En territoire sexuel*, Paris, La Musardine, Au Diable Vauvert, 2009.
- DESPENTES Virginie, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.
- DORLIN Elsa, *Sexe, genre et sexualités, introduction à la théorie féministe*, Paris, PUF, Philosophies, 2008.
- Ovidie, *Porno Manifesto*, Paris, Flammarion, 2002.
- PAVEAU Marie-Anne, *Le discours pornographique*, Paris, La Musardine, 2014.
- WITTIG Monique, *La Pensée Straight*, Paris, Balland, 1992.